

Jacques Poulin — « Réchauffer le coeur de quelqu'un »

Marie-Ève Sévigny

Volume 8, numéro 2, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65566ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sévigny, M.-È. (2012). Jacques Poulin — « Réchauffer le coeur de quelqu'un ». *Entre les lignes*, 8(2), 26–27.

Jacques Poulin –

« Réchauffer le cœur de quelqu'un »

En 45 ans, ses livres n'ont cessé de nous ouvrir les bras pour nous envelopper dans une tendresse nostalgique, où les vieux chagrins trouvent l'apaisement dans la rencontre d'un chat, d'une femme, d'un mystère, d'un esprit d'aventure. Entrevue avec un homme dont l'œuvre a été maintes fois primée, et qui préfère parler de lecteurs plutôt que d'écrivains. / Marie-Ève Sévigny

Son havre de l'île d'Orléans est bien tel qu'il nous l'a décrit dans *La traduction est une histoire d'amour*. Il faut s'aventurer à travers champs, se laisser glisser le long d'une pente abrupte, captivé par la vue époustouflante du fleuve et des Laurentides. Soudain paraît le chalet, serti dans un écrin de verdure et de silence, ses larges fenêtres obnubilées par le lac artificiel. La porte s'ouvre doucement sur un homme timide, dont la voix éteinte, les gestes lents, donnent au solarium une atmosphère de convalescence. Jacques Poulin porte à notre chevet une assiette de raisins, une bouteille d'eau, avant de faire grincer la célèbre chaise *Lafuma* de Jack Waterman. Le canapé est réservé à la chatte Gamine, qui se roule dans le soleil. Sur une planche à repasser somnole le manuscrit auquel il travaille – debout, pour ménager son dos fatigué.

« L'ÉCRIVAIN FANTÔME »

Les lecteurs de Jacques Poulin sont tous un peu voyeurs, ne pouvant s'empêcher d'établir une identité avec le personnage de Jack Waterman. Si Poulin lui-même entretient cette fascination, c'est moins par narcissisme que pour respecter la règle d'or de son maître à penser : « Je suis la consigne qu'on trouve dans Hemingway de parler des choses qu'on connaît. C'est aussi simple que ça. Ce n'est pas intellectuel, c'est pratique. » Les préceptes littéraires du gourou sont d'ailleurs nombreux dans *L'homme de la Saskatchewan*, son dernier né : après tout, Francis, petit frère de Jack, y apprend à écrire, acceptant de faire le nègre pour « l'autobiographie » d'un joueur de hockey. Il devient donc un « écrivain fantôme » : « Francis, ce n'est pas un écrivain. Foncièrement, c'est un lecteur. Et dans mon esprit, en faisant l'apprentissage de l'écriture, il a fait l'apprentissage de la vie amoureuse aussi. Il faut qu'il se débâte, parce qu'au début, il ne sait pas comment faire. La Grande Sauterelle lui donne un coup de main. En même temps, elle est plus vieille que lui, donc elle l'oblige à évoluer comme être humain. »

PETITS FRÈRES ET PETITES LISEUSES

Peu loquace pour commenter son œuvre – « Ce n'est pas mon rôle, de faire ça » –, Poulin préfère laisser cette tâche à ses lecteurs, « qui vont trouver d'autres choses, auxquelles je n'avais pas pensé. Les lecteurs complètent les romans. J'essaie de leur laisser beaucoup de place. » Aussi ne faut-il pas se surprendre que, parmi tous les conseils d'écriture que Waterman donnera à son petit frère, il y ait celui de ne jamais oublier son lecteur; déjà, dans *Le vieux chagrin* (1989), il lui accordait tout le mérite de l'écriture : « Dans les livres, il n'y a rien ou presque rien d'important : tout est dans la tête de la personne qui lit. » Les personnages de lecteurs sont omniprésents chez Poulin : Marie, la vieille serveuse, devient une philosophe de comptoir à force de lire (*Chat sauvage*); Jimmy, guidé par un libraire, suit le chemin de lecture qui le mènera jusqu'à Paris (*Les yeux bleus de Mistassini*); Francis est un « lecteur sur demande », une tâche qu'il aime bien ramener aux initiales LSD, car « la lecture est une drogue » (*L'anglais n'est pas une langue magique*). Et que dire de *La petite liseuse*, cette sculpture de Lewis Pagé au cimetière Saint-Matthew, récurrente depuis *La traduction est une histoire d'amour*, au point d'en devenir emblématique?

LA LUMIÈRE DES LIVRES

« J'aime beaucoup les livres, j'ai besoin d'avoir du temps pour lire. J'aime les histoires courtes écrites sur un ton spécial, comme chez John Fante, Raymond Carver. J'ai bien aimé le dernier livre de Louis Gauthier (*Voyage au Maghreb en l'an mil quatre cent de l'Hégire*). Il y a une sorte d'élégance dans ce qu'il écrit, de sobriété. Je lis pour la qualité d'écriture plus que pour le contenu. J'ai relu Hemingway, *Paris est une fête*, parce que c'est une nouvelle édition. J'en lis un chapitre, et je m'arrête, parce que ça me suffit. Les nouvelles de Hubert Mingarelli ont 3-4 pages, j'en lis une, c'est comme si j'avais assez mangé, ça me fait du bien. Ça me calme, ça me fait quelque chose à l'intérieur. Alors j'imagine que les livres ont un pouvoir thérapeutique. »



PRINCIPAUX TITRES chez Leméac

L'HOMME DE LA SASKATCHEWAN, 2011
L'ANGLAIS N'EST PAS UNE LANGUE MAGIQUE, 2009
LA TRADUCTION EST UNE HISTOIRE D'AMOUR, 2006
LES YEUX BLEUS DE MISTASSINI, 2002
CHAT SAUVAGE, 1998
LA TOURNÉE D'AUTOMNE, 1993
LE VIEUX CHAGRIN, 1989
LES GRANDES MARÉES, Leméac, 1978

Chez Québec Amérique

VOLKSWAGEN BLUES, 1984

Chez L'Actuelle

FAITES DE BEAUX RÊVES, 1974

Aux Éditions du Jour

LE CŒUR DE LA BALEINE BLEUE, 1970

Or, ils sont nombreux, les personnages de Poulin, à avoir besoin de réconfort. « Je ne fais pas exprès pour ça! », s'excuse-t-il avec un petit rire piteux, comme si on l'accusait de les avoir battus. S'ils s'en sortent, c'est souvent grâce aux livres, qui laissent échapper – littéralement – de la lumière, des murmures,

BONHEUR DE LECTURE, TYRANNIE D'ÉCRITURE

Si les livres consolent, l'écriture, elle, rend-elle heureux? Quand Francis posera la question à son frère, celui-ci aura cette réponse terrible : « Non, mais elle m'empêche d'être malheureux. C'est déjà beaucoup. » (*L'homme de la Saskatchewan*). Poulin partage



« Je suis la consigne qu'on trouve dans Hemingway de parler des choses qu'on connaît. C'est aussi simple que ça. Ce n'est pas intellectuel, c'est pratique. »

res, « une petite musique » qui « réchauffe le cœur », lui donne « une petite poussée ». Ainsi Limoilou, l'adolescente violente, revenant dans les lieux de son enfance malheureuse, tente-t-elle de réapprivoiser son quartier en y semant des livres de Pierre Morency, Gabrielle Roy, Jack London, qui lui redonnent confiance (*L'anglais n'est pas une langue magique*). La petite Macha, elle, transformera le refuge en royaume : « [C]haque livre semblait être pour elle une sorte de château où l'on avait le droit de se promener à sa guise, de négliger le monde réel et même de se perdre dans les oubliettes. » (*Chat sauvage*). « C'est vrai que les livres nous protègent, dira le Chauffeur de *La tournée d'automne*, mais leur protection ne dure pas éternellement. [...] Un jour ou l'autre, la vie nous rattrape. »

ce rapport doux-amer à l'écriture, qu'il trouve pénible : « J'aime la dernière partie, qui est celle des corrections, parce qu'on n'a pas le stress de l'invention. Le travail où on prend chaque phrase et on regarde si elle pourrait être écrite différemment. On change un mot pour un autre parce qu'il pourrait être plus précis. Ça, c'est agréable. Tandis que la première partie, tu ne peux pas faire ça jusqu'à 90 ans, ça demande un effort physique. En plus, je travaille debout, ça me fatigue beaucoup. » Toutefois, quand on lui demande si, plutôt que d'enfanter dans la douleur, il n'a jamais été tenté de faire autre chose, la question le fait franchement rigoler : « Autre chose? Comme quoi? » Et puis, malgré sa mauvaise mémoire, peut-être se souvient-il de ce qu'il écrivait, jadis, dans *Le cœur de la baleine bleue* : « [N]e pas cesser d'écrire : quand on arrête, ça fait du tort à tous les autres. » Papa Hemingway n'aurait pu si bien dire. ❖

PHOTO : GUILLAUME D. CYR